

Nouvelles de Carélie

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 38, numéro 1 (223), février 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32382ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1996). Nouvelles de Carélie. *Liberté*, 38(1), 66–69.

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

NOUVELLES DE CARÉLIE

Savez-vous qui étaient Lefèvre, Vergeat et Lepetit ? Trois militants syndicaux français, délégués en 1920 au Congrès de l'Internationale communiste de Moscou. Ils étaient partis enthousiastes, comme pour la Terre promise, mais le congrès les déçut. Ils s'y montrèrent grognons et même hargneux. Ce que voyant, les autorités bolcheviques, qui voulaient commencer du bon pied la libération du monde, leur demandèrent le rapport qu'ils destinaient à la France pour l'écrémer de toute critique. Comme les militants refusaient de le fournir, Trotski décréta qu'ils repartiraient « par le nord », pendant qu'on réexpédierait Cachin et les délégués candides ou combinards par la voie rapide. Lefèvre, Vergeat et Lepetit montèrent donc dans le train de Mourmansk, pour une virée touristique sous bonne garde. Après un voyage difficile, ils trouvèrent refuge chez des pêcheurs en attendant un bateau promis, qui devait les reconduire en Suède. Mais le bateau ne vint pas. Voulant à tout prix communiquer leur déconvenue à un congrès ouvrier qui allait se tenir à Tours, les trois compères achetèrent une barque de pêche, se lancèrent sur la mer de Barents et disparurent à tout jamais.

Le souvenir de leur odyssée me revient quand un enthousiasme politique se manifeste. Je me demande à quelle variété connue ou inédite de duperie ou d'aber-

ration collective il faut s'attendre. Mais la force du souvenir tient plus encore à la région où les trois compères ont disparu.

Ma curiosité pour la Carélie remonte à la chambre que j'occupais avec mon petit frère. Ma mère avait épinglé au mur une grande carte du monde qu'elle avait gagnée en achetant une certaine marque de chocolat ou de fromage, et je ne m'endormais jamais sans regarder la tête de chien du Labrador et la tête de cheval de la presque-île de Kola. Ce dernier regard de la journée était une sorte de prière, la demande pressante de voir un jour le détail des deux têtes d'animaux.

Depuis, j'ai lu, j'ai cherché, j'ai rêvassé sur la tête de cheval dont l'inaccessibilité durait.

Or, voilà que le 14 juin 1992, une voile a débouché de la mer de Barents au large de Mourmansk. Ce n'était pas ma voile, ni celle des fameux Lefèvre, Vergeat et Lepetit, mais je m'en suis quand même réjoui à un point indescriptible. Le pilote, Miles Clark, a été tout de suite dans mon esprit l'égal de Brendan. Arrivant d'Irlande du Nord, il n'avait vu personne en contournant la pointe nord de la Norvège, et soudain, au large de Mourmansk, un gigantesque cargo gris fonce droit sur lui, suivi par un, puis deux patrouilleurs, un destroyer et un croiseur léger. En quelques minutes, son voilier de bois de onze mètres, *L'oise blanche*, est encerclé. Fausse alerte : ce n'était qu'une manœuvre de bienvenue. Après tant d'années d'inaccessibilité, la route des îles Solovetski était ouverte à un voyageur étranger.

Le 15 juin, escale à Arkhangelsk, puis la mer Blanche, et le 16 apparaît l'île d'Anzersk, la première des Solovetski, annoncée par l'odeur des pins. L'équipage (Clark et Vitaly, un Russe embarqué à Arkhangelsk) met pied à terre et grimpe, parmi les églantines, la bruyère, les myosotis et la sauge, jusqu'au sommet de la colline

où sont les vestiges du monastère de la Crucifixion du Golgotha. À une extrémité de la nef étroite, il y a un vestibule où les cadavres gelés des prisonniers étaient empilés pour gagner de la place. Clark note : « C'est un endroit que je n'oublierai jamais. » Le lendemain, il jette l'ancre sous les murs du kremlin de Solovki, où l'accueillent six moines revenus depuis peu. Puis il continue vers la mer Noire par le canal Baltique-mer Blanche.

Clark n'a pas porté longtemps l'impression inoubliable d'Anzersk. Il est mort en avril 1993, à trente-deux ans. Mais il a vu la Jérusalem du nord, la fondation des saints Hermann et Sabas. Les fondateurs ont souvent choisi des lieux rébarbatifs par le climat ou la difficulté d'accès. Servant aussi bien la Terre que l'humanité, ils les ont rendus plus hospitaliers par un travail patient. Ainsi en avait-il été de Solovki pendant des siècles, avant la transformation du monastère en camp principal du nord-ouest, où plus de quarante-trois mille captifs périrent de mort lente ou violente entre 1923 et 1939.

Jean Basile est mort sans savoir que Miles Clark avait abordé là-haut. Aurait-il compris que j'envie l'Irlandais de s'y être incliné le premier ? Dans les dernières semaines, ce que j'ai vu des préoccupations de Basile, c'était Rilke, Simenon, la qualité des choux à la crème de l'hôpital et l'absence de cerises. Il voulait que je lui apporte de la confiture à l'ancienne parce qu'il avait trouvé mes cerisiers tchékhoviens. La confiture de cerises (était-elle vraiment tchékhovienne ? qu'est-ce qu'une confiture tchékhovienne ?) n'a pas eu le temps d'arriver à l'Hôtel-Dieu. Le très estimé monsieur Bezroudnoff, contre-culturel et cultivé, en qui semblaient se battre par moments la dignité aristocratique de Bounine et le délire de Khlebnikov, et qui ne détestait pas se faire appeler « Prince », comme Mychkine, et que les *Vêpres*

de Rachmaninov faisaient fondre, et que j'aimais bien, sans toujours le comprendre, était parti en douce pour le cimetière orthodoxe de Rawdon, dans un décor qui rappelle la Carélie.

Je parle de la Carélie sans l'avoir vue. La planète n'est pas le village qu'on prétend. La plupart des gens qui meurent ne connaissent de la quasi-totalité de sa surface et de ses habitants que des images, c'est-à-dire rien, mais j'ai toujours l'espoir de voir de près la tête de cheval. Je le désire autant qu'autrefois.